

# Marc-Henri en voyage

Autor(en): **Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **64 (1926)**

Heft 33

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-220456>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :

Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne  
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

L'Agence de publicité : Gust. AMACKER  
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—  
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



## CHANSONS DE LA-BAS ET CHANSONS D'ICI

**C**N s'est souvent plaint et non sans quelque raison, certes, de la vogue extraordinaire dont jouissent, chez nous, les chansons de cafés-concerts et boulevardières de l'étranger. On n'entend que ça. En revanche, dans les soirées de nos sociétés, dans nos fêtes, les jeunes ne sont pas « fichus » de se joindre aux vieux, qui entonnent encore, avec toute l'ardeur d'une jeunesse persistante, nos chants nationaux.

C'est très regrettable ; ce l'est d'autant plus que notre chansonnier national abonde en chœurs et chansons de tous genres, dont la mélodie et les paroles méritent assurément mieux que la coupable indifférence des jeunes gens. Ces chœurs et ces chansons valent certainement ceux que nous importons de l'étranger et qui ont toutes les faveurs de notre jeunesse. Pour la plupart, ces derniers ne répondent pas à notre esprit, à nos souvenirs, à nos aspirations.

Comment lutter contre cette déplorable importation, exempte des droits de douane et qui ne s'acclimatent que trop aisément chez nous ? Ce n'est pas facile, car ces chansons se répandent avec une rapidité extraordinaire. En un rien de temps, leurs refrains sont sur toutes les lèvres, encore que, le plus souvent, paroles et musique soient d'une décevante banalité. Leur seul mérite est leur caractère éphémère. Elles n'ont, en effet, pas longue vie, en général, chassées qu'elles sont par une nouvelle chanson, qui les a bien vite détrônées et qui, à son tour, accomplit aussi rapidement sa brève existence, volant de bouche en bouche, pour expirer bientôt, ingratement oubliée par ceux qui l'avaient adorée et avaient collaboré à ses courts succès. On n'en parle plus. Passez muscade ! Encore une chanson qui file, file, file et disparaît.

Pour prévenir cette contamination, ne pourrait-on, par exemple, apprendre aux écoliers, par le moyen de nos chansonniers nationaux, car il en est quelques-uns de très complets et de très bien faits, nos chœurs suisses et les diverses chansons de chez nous, choisies dans nos trois langues nationales ? Leur mémoire meublée de ce répertoire, nos écoliers seraient moins enclins à se laisser séduire par les charmes trompeurs de ces chansons étrangères, moins accessibles aux faux attraits de celles-ci.

Il semble que l'essai mérite d'être tenté. Qu'en pensez-vous ?

J. M.



## LO TOUPIN

**L**O municipau Cretson qu'avai on bio troupe dè vatsès, étai foo po la senailéri ; assebin quand montavè, fasai rudo bio vairè et oûrè passa son troupe que sédiâ lo fretâi avoué sa datse, et dè bio savâi que Cretson allavè adé on bet po oûrè pe grand temps sa balla senéri, kâ n'avâi pas 'na bête que n'ausse

sa senalle : toupins, cliotsettès, carrâès, tapès, toupenets, y'ein avâi dè totès lè sortès et dè totès lè grantiâo. Lè guelins et lè seneaux étiont po lè faïès et po lè mutons. Assebin tot lo pliési dè Cretson, quand lè vatsès étiont redècheindî dè la montagne, étai dè lè mena et dè lè ramenâ d'ein tsamp iò lo bovâiron lè gardavè. Ma fâi l'hivai, quand lè vatsès étiont à la retse, adieu lè senailès. Ne laissivè qu'on toupenet à n'on petit vé et reduisâi totès lè z'autrès ao grenâi, iò l'étiont peindî d'â duè pertsès. On dzo, contrè lo bouvan, ne sé pas se Cretson s'einnoivè et se l'avâi lo « mau dâo payi » dâi cliotsettès, mâ tantiâ qu'on-na véprâo on oût on brelan dâo tonaire pè lo grenâi. Lè valets vont vairè que y'avâi : l'étâi tot bouvanmeint lo municipau qu'avâi à tsaquè man iena dâi pertsès, que tegnâi coumeint on bet dè suivre, et que lè semottavè po féré senaili tot lo comere.

— Mâ que fédè-vo don, père, se lâi fâ ion dâi valets, quinna brèlâire vo pred-té ?

— Eh bin ! te vai, se repond, fé on concert.

— A-t-on jamé vu ! mâ vo radotâ, père, l'est petout on tserriarvi qu'on concert. On fâ lè concerts avoué lo violon et na pas...

— Lo violon ! lo violon ! se repond lo père ein lâi copeint lo subtil : l'est on bi instrumeint què lo violon, ne dio pas ; mâ lo toupin est adé lo toupin !

**Regarde-malade.** — X... est étudiant en médecine de vingtième année.

Jamais, bien entendu, il ne sera reçu docteur, son unique occupation étant de culotter des pipes après être allé, le matin, faire un tour d'amateur dans un hôpital quelconque.

Dernièrement il rencontre un ami de sa famille.

— Ah ! c'est toi, lui dit l'ami. Toujours à Lausanne donc ?

— Oui.

— Et qu'est-ce que tu y fais ?

— Moi... je suis regarde-malade !

## MARC-HENRI EN VOYAGE

**P**AR un beau jour d'été, j'ai quitté le village. Aux premières lueurs de l'aube, Marc-Henri, qui cheminait devant moi, s'arrêta au haut de la pente d'où l'on découvre un large horizon. Ayant appuyé sa bicyclette à l'une des bornes de la route, il se retourna et sa-lua, d'un geste large, le soleil qui se levait sur les collines fribourgeoises. Puis, après avoir dit adieu, pour quelques jours, à son coin de pays, il fila, à bonne allure, vers le défilé de Jougne.

Arrivé à la frontière, il s'assit sur un banc et offrit des cigarettes aux douaniers. Il essaya de fraterniser avec les voyageurs pressés qui l'accueillaient d'un air froid. Enfin, las de ne rencontrer personne à qui communiquer sa joie de vivre, il pénétra dans le bureau de M. le Receveur des douanes françaises.

C'est un petit bureau, tout noir. Aux murailles apparaissent, au-dessus des casiers chargés de papiers, quelques portraits de généraux : Joffre, Foch, Pétain. Monsieur le Receveur est assis devant un grand registre qu'il feuillette de sa seule main valide. Quand on le sollicite, il répond : « Eh bien ! quoi, je n'en peux pas faire davantage, je n'ai qu'une main ! » C'est un mutilé de la grande guerre qui passe maintenant ses journées à vérifier les passeports et à rédiger des permis de circulation.

Quand Marc-Henri se présenta devant lui, je le vis faire un quart de tour sur sa chaise et déclarer, avec un fort accent franc-comtois :

— Eh bien ! et votre carte du Touring-Club ?

Marc-Henri ne répondit pas. Il tira son portefeuille de sa poche et en sortit une carte de visite qu'il mit sous les yeux de M. le Receveur, carte de visite portant au-dessous du nom, ces mots : « Syndic, député au Grand-Conseil. »

— Ah ! c'est vous, le maire de Biollens, déclara M. le Receveur, bon, bon, bon ! Je ne vous reconnais pas. Et alors, nous allons en France dépenser un peu d'argent, qu'ô ? Une minute et je vous fais votre permis de circulation. Il vous suffira de déposer quatre-vingt-onze francs et trois sous.

Pendant que M. le Receveur remplissait, d'une belle écriture anglaise, un formulaire jaune, le petit poste frontière s'anime de plus en plus. C'est un va-et-vient incessant de piétons, de cyclistes et d'automobilistes. Ces derniers, surtout, ont des gestes d'impatience, ce qui fait rire les douaniers assis nonchalamment sur le banc rustique du poste. Un gros monsieur, ventripotent et joufflu, quitte brusquement le volant de sa machine et pénètre dans le bureau en déclarant, d'un ton péremptoire, qu'il lui est impossible d'attendre plus longtemps. A quoi M. le Receveur répond d'un ton non moins vif qu'il a du travail pour au moins quatre heures et qu'il ne retient personne puisqu'on peut toujours passer la frontière ailleurs.

Cependant, un quart d'heure plus tard, automobiles et bicyclettes roulaient vers Jougne, tandis que M. le Receveur fumait une cigarette en jouant la manille avec ses douaniers.

A mesure qu'on monte, le paysage s'éclaircit et le défilé s'élargit et quand on se retourne, le village de La Ferrière apparaît dans son écrin de verdure dominé de haut par les contreforts du Suchet et par la haute paroi rocheuse du Mont-d'Or. La Jougne creuse son lit, cascade au fond du ravin, met en mouvement les roues de quelques scieries et contourne les puissantes forges où, durant la guerre, on fabriqua des milliers d'obus.

Insensiblement, le regard s'en va vers l'est. Il remonte le vallon de la Jougne que domine le village français des Fourgs. Au-delà, on devine les pâturages de Bel-Coster et Noirvaux et, près du col, ceux de Grange-Neuve et des Crébillons. Et, au-dessus du vallon, le sommet de l'Aiguillon se détache, comme une imposante pyramide, sur le ciel bleu.

— En route ! déclare Marc-Henri qui ne veut pas se laisser émouvoir par la beauté du paysage et les sites familiaux.

\*\*\*

Tandis que nos bicyclettes cheminent côte-à-côte sur les hauts plateaux jurassiens des Hôpitaux-Neufs et dans les défilés qui conduisent au Frambourg, il me fit part de son opinion sur la conquête bernoise et l'établissement de notre frontière commune avec la France.

— Au fond, plus j'y songe, me dit-il, plus je trouve que, pendant qu'on y est, il ne faut jamais faire les choses à moitié. Ces Bernois qui ont conquis notre pays étaient de rudes guerriers, ne reculant devant rien, et résolus à nous imposer leur loi. Sans crainte aucune, ils se sont attaqués

à de puissantes armées, ils ont ravagé des provinces, porté le fer et le feu dans les châteaux et les bourgs, traité d'égal à égal avec des princes et des rois et fait respecter les décisions prises. Eh bien, je me demande encore comment ces gens qui étaient ronds en affaires et qui n'y allaient pas, comme on dit, avec le dos de la cuiller, n'aient pas établi une meilleure frontière : On dira ce qu'on voudra mais, géographiquement et économiquement Jougne devait faire partie du canton de Vaud, pas vrai ? Tenez, la Jougne prend sa source en Suisse, elle coule en France et se jette dans l'Orbe, en Suisse. Est-ce logique ? Et ces pâturages du Mont-d'Or qui sont parmi les plus beaux du Jura, ne devraient-ils pas nous appartenir puisque ce sont des Suisses qui les louent chaque été ? Tout cela prouve une chose, c'est que les Bernois qui se croient tant malins, font tout en gros et négligent le détail.

Je ne pus que me déclarer d'accord avec ces propos, sachant bien que Marc-Henri n'a rien d'un impérialiste et qu'on peut être certain qu'il ne s'aviserait jamais de lever les hommes valides de sa commune pour monter à l'assaut du Mont-d'Or.

Arrivé à la Cluse, le fameux défilé que domine le fort de Joux, Marc-Henri descendit de bicyclette et gravit la colline au haut de laquelle se dresse le monument des morts de la grande guerre. D'un geste, il m'indiqua la route des Verrières où s'était acheminée l'armée de l'Est et où son grand-père monta la garde en 1871 durant l'occupation des frontières ; puis, me montrant le fort de Joux, il ajouta :

— C'est là-dedans qu'ils ont enfermé Mira-beau, le grand bavard de la Révolution. Croyez-vous qu'il était bien placé pour faire ses discours ; la tribune était au moins assez haute !

Il prononça encore quelques paroles que je ne compris pas à cause des bruits de la route.

\*\*\*

A Pontarlier, nous avons diné dans le restaurant préféré de Marc-Henri, lequel est depuis longtemps un habitué de ces lieux.

— Vous verrez, me glisse-t-il dans l'oreille, au moment de pénétrer dans la salle à manger, vous verrez que les trois-quarts des convives sont de Suisse, seulement voilà, ils ne veulent pas en avoir l'air de peur d'être « estampés ».

Une porte s'ouvre et nous entrons. Les dîneurs sont là, groupés autour de petites tables. En attendant d'être servis, ils jettent un coup d'œil au « Matin », au « Journal » ou à « L'Echo de Paris ». Ils parlent peu à voix basse. Leurs conversations roulent sur la situation financière de la France, et chacun apporte sa petite recette ou son remède.

J'entends un de mes voisins, qui dissimule mal un fort accent neuchâtelois, déclarer :

— Moi, je vous dis qu'il n'y a qu'une chose à faire, c'est de créer une monnaie nouvelle, tout comme l'Allemagne !

Mais la sommelière arrive. Marc-Henri la complimente sur sa belle mine et ses cheveux coupés, après quoi il lui glisse dans la main un billet de cent sous en réclamant un service rapide. Aussitôt on s'empresse et les plats se succèdent, tous plus agréables les uns que les autres. A l'heure du café, Marc-Henri saisit une bouteille de « Mercurey ». Il en examine l'étiquette avec attention après quoi, il débouche et remplit les verres. Ayant respiré l'arôme et bu la première gorgée, il me déclare, les yeux pétillants de joie et la bouche humide :

— Goûtez-moi ce bourgogne, goûtez-moi donc ça, ma parole, c'est à se mettre à genoux devant !

Jean des Sapins.

**La bonne hôtesse.** — A la campagne, un Lausannois, assis à la terrasse d'une auberge, pousse tout à coup un cri perçant.

La patronne accourt.

— Qu'est-ce qu'il y a donc, monsieur demande-t-elle.

— Il vient de me tomber une crotte de moineau dans l'œil...

— C'est pour ça que vous faites tant de potin, reprend la brave femme. Eh bien ! qu'est-ce que vous diriez si les vaches avaient des ailes ?

### LE PETIT TROU PAS CHER ET LE PATRIOTISME DE M. DUPANTET

(Extrait d'une « Lettre vaudoise » de M. H. Laeser.)



N'a entendu parler d'un « petit trou pas cher », là-bas. Alors, après s'être cassé la tête sur les horaires, on s'est embarqué, papa, maman, toute la smala. On a passé vingt-huit heures en chemin de fer, dans un coupé puant la fumée de houille, l'oignon frit, etc., etc. On n'était, vous le pensez, pas les seuls à avoir la même idée du petit trou pas cher, alors on fut obligé de s'empiler comme des sardines dont on se proposait de contempler tantôt la pêche. Les garçons durent même coucher sur les valises déposées dans le couloir.

Inutile de vouloir ouvrir la portière : à l'instar du maréchal Mac-Mahon, cette partie intégrante du matériel roulant semblait avoir pris pour devise : « J'y suis, j'y reste ! » Insister davantage, ç'eût été, sûrement, faire de la casse. Alors, après s'être machurée comme une négresse en tirant sur la courroie et en tripotant les linteaux, la famille Dupantet a fini par renoncer à avoir un peu d'air et s'est assoupie, travaillée par des cauchemars. Horreur des horreurs, le robinet du lavabo fut, durant tout le trajet, perpétuellement à sec, tel le puits de Tissaririn dans l'« Antinea » de Pierre Benoît. Gouailleurs, les douaniers tarabiscotèrent, en le brouillant comme un puzzle, le contenu des malles.

Hantée par des histoires d'Américains conspués, Madame Dupantet, qui suait de peur, exigea que les stores du taxi demeurassent baissés en traversant la grande ville pour se rendre d'une gare à l'autre. Elle enjoignit à son mari d'abandonner l'accent vaudois et à ses enfants de fermer le bec. C'était se faire bien du souci, chère Anaïs, et prendre Gavroche pour un être peu perspicace. Non, chère Anaïs, la coupe américaine vous ne l'avez certes pas et vous ne l'aurez jamais !

Puis, par une série d'embranchements qui la rejeta des chemins de fer d'intérêt régional sur des chemins de fer d'intérêt local, et après avoir manqué trois correspondances, — au reste l'horaire avait loyalement prévenu qu'il ne garantissait rien ! — les Dupantet sont parvenus dans le petit trou pas cher. Hélas, comme ils étaient loin, nous le répétons, d'avoir à eux seuls l'idée pharmaneuze de faire des économies pendant les vacances, le petit trou pas cher offrait l'aspect d'un invraisemblable capharnaüm. Les hôtes furent parqués dans des boxes portant, sur la note, le nom pompeux d'« appartement », mais en réalité juste aussi larges qu'une cellule d'électrocuté à New-York. Avec cette différence en faveur de la cellule qu'elle est munie d'un isolateur pour étouffer les bruits, tandis que les parois séparant les boxes du petit trou pas cher étaient du papier de soie tendu sur cadres, tels les cerceaux que les clowns crévent les soirs de gala.

Passons sur les vicissitudes du séjour, sur l'absence du bon lait crémeux de nos pâturages, de beurre comme on n'en trouve qu'en Suisse. Passons sur les angoisses de la famille Dupantet, chaque fois qu'un loustic faisait, à table, des allusions aux « neutres ». Passons sur les traquenards de l'unique *buen retiro*, oubliettes méphitiques où l'on risquait sa vie, passons et parlons plutôt des achats de Mme Dupantet. Ayant déniché une occasion, un lot de dentelles faites à la main par les femmes du pays, elle s'aperçut, de retour à l'hôtel, en débarrant son trésor, que le carton portait l'inscription « Schümperli & Schnurrenberger, Maschinenstickerei, Bischofszell ». C'était hélas, un rossignol d'avant-guerre ! Une autre « occasion » tout aussi exceptionnelle était munie de l'étiquette « Made in Germany ». Second rossignol d'avant-guerre, hélas !

\*\*\*

Après avoir laissé de belles plumes à l'étranger, la famille Dupantet regagnera la Suisse les vacances finies. Cet hiver, en une soirée choucroute, Monsieur entonnera : « La Patrie est sur nos monts ». Au dessert, au moment des « productions individuelles » on l'entendra beugler, d'une voix lamentable, son refrain préféré : « Il

pleure, il pleure, sa belle Alpe blanche et son sa-pin vert ».

Et, constatant que les valeurs industrielles et hôtelières qu'il a en portefeuille sont en baisse accentuée, il demandera d'une voix de stentor, afin que nul n'en ignore « ce qu'attendent ces foutriquets du Conseil fédéral pour relever le commerce, l'industrie et les hôtels », et qu'il « ne sait pas ce qui le retient de ne pas aller tout droit à Berne dire une fois son affaire à Schulthess... »

Car M. Dupantet est un être doué de raison, plus un patriote ; c'est le tout premier à n'en pas douter... H. L.

#### RECTIFICATION.

Dans la communication de M. Henrioud (Conteur du 7 août, 1re page), il faut lire : Au Grand Conseil vaudois en 1843, au lieu de 1848. Le document reproduit est tiré du Bulletin des séances du Grand Conseil de 1843, page 398.

#### POUR LES JEUNES FILLES

**S**I j'avais en ce moment, près de moi, une jeune fille vraiment jeune, neuve, une de ces bonnes volontés qui ne sont pas nombreuses, même dans la jeunesse, je lui dirais :

Quelle que soit votre vocation, que vous deviez être vieille fille ou mère de famille, soyez savante en religion. Vous aurez tant de conseils à donner, surtout si vous vous mariez ! Tant de sottises à relever, d'ignorances à suppléer, de faiblesses à soutenir ! Je jouis souvent de ce spectacle d'un homme important et sectaire, renommé dans une certaine science, nul en tout le reste, et que de vine, démasqué, réfute, confond, empêche de nuire, d'un seul mot, une petite femme dont il se défiait pas.

Ne vous attristez pas du peu de fortune de vos parents ou de votre fiancé. La pauvreté rend toute chose difficile. Mais la médiocrité est un merveilleux départ pour un être de courage. Ceux qui n'ont qu'un petit avoir, qui s'aiment et qui travaillent, c'est la plus belle vie, pleine de conquêtes, d'échecs réparés, de recommencements, de preuves évidentes d'une bonté qui nous suit. Le grand Michel-Ange écrivait à son neveu Léonard, qui allait se marier : « Ne te soucie pas outre mesure de la beauté... Ne sois exigeant que sur l'excellence de la famille, la santé et la bonté. Ne te chagriner pas non plus si elle est peu fortunée : elle ne rougira pas de regarder avec écuellés de la maison, et elle te laissera la paix. Tandis qu'une jeune fille riche te traînera aux fêtes aux repas et à toutes les folies de ce genre ».

Lui-même, il dotait les filles pauvres avec les 1200 écus d'or que lui donnait chaque mois, le pape Paul III Farnèse, dont il était le peintre et le sculpteur. Vous lui donnerez raison dès que vous aurez même une petite expérience du monde. Vous verrez que la fortune se paie très cher, et, dans le mariage, presque toujours horriblement cher.

Soyez joyeuse. Qu'on ne pleure pas chez vous du moins quand vous êtes là. Vous avez le devoir de répandre la joie. Vous l'aurez toute votre vie. Le secret ? on a dû vous le dire : c'est de l'oublier dans la distribution du bonheur. « Vous désirez que je sorte avec vous ? Soit. Que je demeure ? Me voici. » La devise n'est pas facile à suivre. C'est celle du sacrifice fréquent, et il semble, à qui la lit seulement, qu'une vie ainsi commandée ne va pas sans tristesse. Mais ceux qui ont pu observer ces mères, ces sœurs aînées de qui rayonne tout le bonheur d'une famille, ont reconnu qu'elles étaient joyeuses, d'une joie très supérieure à celle du monde, et qu'il ne comprend pas.

Partout où il y a un foyer heureux, il y a une femme qui est ainsi oublieuse de soi.

René Bazin.

**Galanterie bien placée.** — Un homme d'esprit soutenait devant plusieurs dames qu'il n'avait jamais rencontré de femmes laides.

— Peut-être, mais maintenant que vous m'avez vue s'écria à brûle-pourpoint une jeune personne au nez outrageusement camus.

— Vous, Mademoiselle, répondit du tac au tac le spirituel jeune homme, vous êtes un ange tombé du ciel, seulement vous êtes tombée sur le nez...